

honteuse, latente, ténébreuse, détestée, abominable. La fréquence du suicide s'est effacée avec les causes du suicide, le vice et la servitude. Sur tous les points donc, la sagesse païenne, même à demi éclairée par le flambeau chrétien, n'avait pu qu'essayer, ébaucher, tâtonner ; rien ne pouvait être amené à bien que par l'influence chrétienne. Le christianisme seul pouvait consommer les progrès que lui seul avait pu inspirer.

CHAPITRE II

COUP D'ŒIL SUR LES TEMPS POSTÉRIEURS

§ 1^{er}. — DE COMMODE A ALEXANDRE SÈVÈRE

— 180 — 255 —

Je devrais m'arrêter là. Cependant je ne puis renoncer, après avoir fait connaître cette providentielle époque des Antonins, à jeter un coup d'œil sur l'époque suivante¹. Ce coup d'œil justifiera ce que je viens de dire, et montrera comment Rome, en effet, avait laissé passer l'heure propice,

¹ Le troisième siècle de l'empire romain est, au point de vue des documents historiques, un peu moins disgracié que le second. Outre les *Historiae Augustae*, qui se continuent à peu près complètes (sauf pour le règne de Néce) jusqu'à Dioclétien exclusivement, et l'abrégé de Dion Cassius par Xiphilin qui va jusqu'au temps d'Alexandre Sévère, nous avons Hérodien, depuis Commode jusqu'au jeune Gordien exclusivement. Cet écrivain ne manque ni de chaleur ni d'un certain sentiment dramatique pour l'époque très-dramatique qu'il raconte. Puis toujours les abrégiateurs Aurélius Victor et Eutrope.

et comment le mal, non combattu lorsqu'il aurait pu l'être, devenait sans remède.

Marc Aurèle avait eu la triple faiblesse de léguer son empire à Commode, de favoriser les tendances orientales et antiromaines, et de persécuter les chrétiens. Nous allons voir les résultats de cette faiblesse.

Avec Commode¹, l'hérédité ou plutôt la quasi-hérédité Césarienne recommence; l'heureuse trame de la succession adoptive est tranchée après quatre-vingt-quatre années de durée. Aussi, le Césarisme du premier siècle ne manque-t-il pas de refleurir. On a un prince né et élevé sous la pourpre; on a un Néron, on a pis que Néron. On a, comme sous Néron, la haine du nom romain; Rome menacée de s'appeler Commodia et son peuple Commodianus, comme elle avait été menacée de s'appeler Néronia; son calendrier bouleversé encore une fois pour donner à chacun de ses mois un des noms de son tyran; vingt-cinq consuls la même année; le Sénat abaissé et tremblant. On a les superstitions orientales prenant le pas sur la religion romaine; un empereur, la tête rasée, et vêtu de lin, qui porte, accompagné du sistre sacré, la statue d'Anubis; les sacrifices à Mithra souillés d'immolations humaines; des cérémonies magiques dans lesquelles Commode ouvre de sa main les entrailles d'hommes vivants. On a la débauche à un degré qui dépasse tout et qui devait pourtant être dépassé; une débauche auprès de laquelle Néron eût été

¹ L. Ælius Aurelius Commodus, né à Lanuvium le 31 août 161, fils de Marc Aurèle et de Faustine. — en 166 César, — en 172 surnommé Germanicus, — consul en 177, 179, 181, 184, 186, 190, — *imperator* huit fois, en 176, 177, 178, 181, 185, 186, — en 175, investi de la puissance tribunitienne, — en 177 Auguste, — en 180 il règne par la mort de son père, — tué le 31 décembre 192.

un enfant ou du moins un homme, tandis qu'ici ce ne sont pas les passions de l'homme plus que ce n'est l'innocence de l'enfant; un double sérail de trois cents victimes chacun; le gouvernement des favorites et des favoris. On a, comme sous Néron, la fureur des spectacles; un empereur, qui, mou, lâche, énervé, ne s'en proclame pas moins le prince des gladiateurs et le héros de l'amphithéâtre, qui a combattu onze cents fois et a vaincu mille fois. On a, en un mot, l'extravagance césarienne, portée après Caligula et Néron à la troisième ou quatrième puissance; sept bains et sept repas par jour; un préfet du prétoire en fonctions, en grand costume, que l'on prend et que l'on jette dans une piscine, que l'on fait ensuite danser nu, des castagnettes à la main, devant une assemblée de courtisanes; un empereur qui se fait appeler Hercule, porte la peau de lion et la massue, assomme des hommes travestis en lions, assomme des goutteux et des estropiés travestis en Titans et qui lui jettent des éponges en guise de pierres, crève des yeux pour avoir une compagnie de borgnes, et ampute des pieds pour se faire une compagnie d'estropiés. On a, ce qui est la suite de tout cela, les proscriptions plus atroces que jamais et plus que jamais dispensées de toute forme juridique, des égorgements et des mutilations par partie de plaisir. On a enfin treize ans d'abomination, de cruauté et de démence. S'il y avait eu des Champs-Élysées et des Mânes, qu'aurait dit aux Champs-Élysées l'ombre de Marc Aurèle, en s'entendant raconter les vertus filiales de ce Commode qu'il avait si pieusement préparé pour la pourpre, et qui, du vivant de son père, avait déjà combattu trois cent soixante-cinq fois comme gladiateur?

C'est avec cet homme et de cette manière que finit la

dynastie antonine. Mais peu après, et au bout d'un ou deux règnes éphémères ¹, une dynastie nouvelle cherche à s'enraciner dans le sol romain. Septime Sévère ² est le Tibère d'un césarisme nouveau. Il avait comme Tibère des qualités de politique et de soldat, avec plus d'ambition, de libéralité et de grandeur, mais, comme Tibère, beaucoup de cupidité et de méfiance. Cet Africain, arrivé par l'épée, ne voulut appuyer sa dynastie que sur l'épée. Méprisant et proscrivant le sénat comme avait fait Tibère, redoutant comme lui les armées lointaines et les généraux ambitieux, il crut assurer son empire en constituant au sein de l'Italie, ce que l'Italie n'avait pas eu encore, une force militaire non italienne, appelée de toutes les provinces et de tous les corps d'armée, placée sous la main de l'empereur et dépendant de l'empereur seul ³. Rome et l'Italie furent livrées à soixante ou soixante-dix mille Dalmates, Daces, Pannoniens, on dirait aujourd'hui soixante-dix mille Croates (c'étaient les provinces danubiennes qui recrutaient principalement les armées), qu'une haute paye, une vie commode, une discipline facile, devaient faire, aux

¹ P. Helvius Pertinax, né près d'Alba Pompéia (dans le Montserrat), le 1^{er} août 126, — d'abord grammairien, puis soldat; — sénateur sous Marc Aurèle, — consul (en 175?), — gouverneur de Bretagne, puis préfet de Rome sous Commode, — empereur en décembre 192, — tué le 28 mars 193. Ce fut un grand et digne empereur.

M. Didius Severus Julianus, proclamé moyennant finance par les préteurs qui avaient tué Pertinax, était né en janvier 153, consul en ..., — tué le 2 juin 193.

² L. Septimius Severus, né le 11 avril 145, à Leptis, en Afrique, jurisconsulte, avocat, puis homme de guerre, — préteur en 176 ou 177, — consul en 189 et 194, — proclamé empereur par l'armée d'Illyrie en (avril?) 193, à Rome en juin, — *imperator* douze fois, — surnommé Britannicus Maximus en 210, — mort à York le 4 février 211.

³ Dion, LXXIV, 2, Hérodien, III, 4.

dépens de l'Italie et des provinces, les soldats personnels de l'empereur. « Payez bien les soldats et moquez-vous de tout le reste, » disait-il à son fils peu de jours avant sa mort. Il avait cru faire d'eux les serviteurs de sa famille et les gardiens de l'hérédité impériale.

Il en avait fait bien plutôt les tumultueux électeurs et les insolents arbitres de l'empire. Après lui, en effet, l'hérédité ne tarda pas à porter ses fruits. Son fils Bassianus n'était pas d'une mauvaise nature ¹; il avait, dit Tertulien, sucé le lait chrétien; dans son enfance, il montra de la douceur. Mais l'éducation sous la pourpre était faite pour ruiner les meilleures âmes. Bassianus, qu'on a surnommé Caracalla, dépasse Commode, de même que Commode a dépassé Néron. Fidèle à la maxime paternelle, il gorge les soldats et ne se soucie pas du reste. Quand sa mère veut le prémunir contre des dépenses ruineuses : « Tant que j'aurai celle-ci, dit-il en portant la main à son épée, l'or ne me manquera jamais. » Lui aussi, de même que Commode, fut anti-Romain; tantôt épris des mœurs germaniques, portant une perruque blonde pour se déguiser en Germain, allant visiter en secret les chefs tudesques, leur donnant de l'or et leur promettant des provinces à piller; tantôt Grec, jouant le rôle d'Achille ou celui d'Alexandre, s'éprenant de tout ce qui était macédonien;

¹ Les deux fils de Sévère et de sa femme Julia Domna :

1^o M. Septimius Severus Bassianus, connu dans l'histoire sous le sobriquet de Caracalla, né à Lyon le 4 avril 188, — en 196 appelé Aurelius Antoninus et fait César, — en 198 Auguste et revêtu de la puissance tribunitienne, — en 201 surnommé officiellement Pius, — règne avec son frère en 211, — seul en 212, — consul quatre fois, 205, 208, 215, — tué le 8 avril 217.

2^o P. Septimius Geta, né à Milan, le 27 mai 189, — César en 192; — Auguste en 208 ou 209, — empereur en 211, — consul en 205 et 208, — tué par ordre de son frère le 17 février 212.

mais surtout il fut oriental, par les penchants superstitieux, par son culte de Sérapis qu'il inaugura à Rome plus solennellement qu'il ne l'avait jamais été, par son avide curiosité en fait de songes, de présages, d'évocations, d'apparitions. Lui aussi fut véritablement fou de débauche et de sang; vieux à vingt-neuf ans; violant ou essayant de violer une vestale, puis la faisant accuser comme infidèle à ses vœux et la faisant enterrer vive; massacrant par milliers citoyens et soldats, Romains et Alexandrins, avec une impunité sur laquelle Néron n'eût pas osé compter; parricide et fratriicide, ayant voulu faire assassiner Septime Sévère et ayant fait tuer son frère Géta dans les bras de leur mère; fou sans doute, mais fou comme le furent Caligula, Néron, Commode, fou coupable et abominable, fou à force de crimes et à force de remords. Voilà comme était bienfaisante pour les peuples la sécurité, si précaire du reste, que pouvait donner au prince la garde fidèle et bien payée dont Septime Sévère avait prétendu entourer la royauté de ses fils.

Mais, d'un autre côté, le bien germait auprès du mal. Le christianisme vivait et grandissait. C'est dans le christianisme que, sous les Antonins comme sous leurs indignes successeurs, était le salut possible de l'empire, le remède offert au premier prince de bon sens qui surgirait. Le christianisme avait grandi sous Commode, grâce à la chrétienne Marcia qui avait su adoucir le cœur de ce monstre, et qui, traitée presque en impératrice, employait sa faveur à assurer la liberté de ses frères. Le christianisme avait grandi sous Septime Sévère, qui lui laissa quelque temps un peu de liberté¹, jusqu'au jour où un voyage d'Égypte

¹ C'est de cette époque que date le rescrit de Sévère et d'Antonin (Carac-

réchauffa dans l'âme de ce prince l'esprit de superstition. Le christianisme pénétrait dans le palais; Caracalla enfant avait eu des chrétiens autour de lui. En ce siècle, moins avili que celui des premiers Césars, plus malheureux que celui des Antonins, l'Église trouvait chaque jour à recueillir et à consoler quelque âme honnête et indignée, quelque âme aimante et désolée.

Il se produisit même dans la famille de Sévère un singulier contraste. Les femmes étaient puissantes à cette époque. Dans cette société, dans cette ville de Rome, dans ce palais où l'homme était souvent si dégradé, la femme grandissait par le contraste, presque toujours plus pure, souvent plus intelligente, parfois plus courageuse. Sévère avait épousé l'assyrienne Julia Domna, uniquement parce l'horoscope de celle-ci lui promettait la royauté. Ce mariage avait ouvert la porte du palais à toute une famille de femmes asiatiques. Julia Domna, Julia Mæsa sa sœur, les deux filles de Mæsa, Julia Sohémis et Julia Mammæa, belles, intelligentes, ambitieuses, résolues, passionnées, furent pendant un quart de siècle, ou comme aïeules ou comme mères d'empereurs, les dominatrices successives du monde. Elles firent et dirigèrent la fortune de leurs fils. Les premières de leur sexe elles osèrent siéger au sénat. L'une d'elles présida même un sénat de femmes et gouverna par elle-même une moitié de l'espèce humaine, tandis que sous le nom de son fils elle gouvernait l'autre.

Or, entre ces femmes, le contraste saute aux yeux. C'est

calla) qui autorise « ceux qui suivent la superstition judaïque (le christianisme?) à remplir les fonctions (du décurionat) sans se soumettre aux obligations qui seraient contraires à leur foi religieuse. » *Digeste*, I, 3, § 5, *de Decurionib.* (L. 2.)

le contraste du bien et du mal, de la vertu et du vice, du christianisme et de la superstition, de Rome et de l'Orient. Le génie du mal d'abord, c'est Sohémis (ou Sémiamira) avec son fils Élagabal¹. Sohémis est prêtresse et courtisane (deux qualités fort compatibles dans les cultes asiatiques); de son fils encore enfant elle a fait un prêtre de son dieu et un être dépravé comme elle. Caracalla assassiné, elle proclame son fils fils de Caracalla, sans rougir autrement de cette maternité adultère; elle le fait sortir de son sanctuaire d'Émèse; elle lui met un manteau de pourpre sur les épaules; elle le montre aux soldats qu'elle soulève, et elle le mène vainqueur trôner dans Rome. Élagabal (ainsi appelé du nom de son dieu asiatique), Élagabal, c'est plus encore que Néron, plus que Commode, plus que Caracalla, la tyrannie, la débauche, la superstition, l'Orient, installés sur la chaise curule romaine. Sous ce César adolescent, c'est l'orgie qui est reine. De Rome et de sénat, il n'y en a plus; tout cela est dans la boue; des eunuques siègent au sénat, un histrion est consul et préfet de Rome, des eunuques et des histrions commandent les armées. Marié cinq ou six fois entre quatorze et dix-huit ans, le prince, pour mieux bafouer la religion romaine,

¹ Caracalla eut pour successeurs :

1° M. Opius Macrinus, Maure de nation, né à Caesarea (Cherchell), vers 165 ou 164, — jurisconsulte et avocat, — puis préfet du prétoire sous Caracalla, — tue celui-ci, et se fait faire empereur en 217, — consul en ... et 218, — vaincu et tué le 7 juin 218, avec son fils Diadumenus, âgé de dix ans, qu'il avait fait Auguste en le surnommant Aurelius Antoninus.

2° Varius Avitus Bassianus, fils de Varius Marcellus et de Julia Sohémis, cousine germaine de Caracalla, né en 204 à Rome, — proclamé empereur le 16 mai 218, près d'Émèse, sous le nom de M. Aurelius Antoninus, — surnommé Élagabal (Ἐλισαβαλος, Dion Cassius; Ἐλαιαβαλος, Hérodien; *Heliogabalus*, Lamprid.; *Elagabal* dans les monnaies), — consul en..., 219, 220, 222, — tué à Rome par les soldats le 11 mars 222.

finit par épouser une vestale en disant que, de lui grand pontife et d'une vierge consacrée, il ne peut naître que des enfants divins. Du reste, ce n'est pas lui qui règne; ce qui règne, c'est une bande de débauchés, de courtisanes, d'eunuques surtout, amenés d'Asie en plus grand nombre que jamais, et à leur tête la mère de l'empereur, toujours prostituant et prostituée. Rome n'est plus que le vaste théâtre où le César oriental promène, à la face du jour et à la face de tout son peuple, les plus abominables saturnales. Rome voit passer le cortège de la débauche impériale, courant au Capitole pour y continuer l'interminable festin qui s'est commencé au Palatin et qui s'achèvera au Célius: et, au milieu de ce cortège, son maître lui apparaît, vieux dépravé de dix-huit ans, porté sur son char avec un attelage de tigres et le costume de Bacchus, quelquefois avec un attelage de lions et le costume de Cybèle, plus souvent nu et avec un attelage de femmes demi-nues¹. La débauche ne ralentit pas le meurtre, ou plutôt elle le rend nécessaire. Où l'or se trouverait-il pour ces festins dont le moindre coûte trente livres d'argent²? Où se trouverait l'or que l'on réduit en poudre pour en sabler le passage du prince quand, par hasard, allant à son char ou à sa litière, il daigne poser sur le sol son pied sacré? Où se trouverait l'or pour tisser ces habits

¹ V. Lamprid., confirmé au besoin par les pierres gravées de la Bibliothèque impériale.

² « Centum sestertium, hoc est argenti libris triginta. » Lamprid. — Il y a quelque difficulté à faire concorder ces deux indications. *Centum sestertia* voudrait dire cent mille sesterces, *centies sestertium*, dix millions de sesterces. — Quant au poids, la livre d'argent paraît avoir représenté soixante-quinze deniers ou trois cents sesterces. Les trente livres feraient donc neuf mille sesterces (deux mille deux cent cinquante francs).

magnifiques qu'il revêt une seule fois; pour bâtir ces thermes somptueux où il se baigne une seule fois? Où se trouverait l'or, sinon dans la cassette des proscrits? Aussi, quand par hasard le prince veut bien prendre la peine de dénoncer au sénat quelques coupables: « Ne demandez pas, ajoute-t-il, les preuves de leur crime; c'est inutile, ils sont déjà exécutés. »

Et ce misérable qui n'est ni prince, ni soldat, ni homme, ni enfant, ni vieillard, qui n'a pas de nom dans la nature humaine, rêve, au milieu de ses associés ou plutôt de ses maîtres, une révolution religieuse. Lui aussi, il ne veut qu'un seul culte dans son empire *unifié*. On n'adorera plus qu'un dieu, son dieu soleil, Élagabal, une pierre noire en forme de pyramide qu'il a apportée d'Émèse, et qu'il a mariée à Rome avec la vierge céleste Astarté, appelée tout exprès de Carthage. Ce couple divin, installé au mont Palatin et sous la garde de César, absorbera en lui toutes les divinités que l'homme adore. L'empereur a violé le sanctuaire de la chaste Vesta et éteint le feu protecteur du peuple romain; il a pénétré dans le sanctuaire de la Bonne-Déesse, et enlevé la pierre noire en qui se personnifie cette déesse: et la Bonne-Déesse, et le palladium de Vesta, et les boucliers sacrés de Mars, arrachés de leurs sanctuaires, et tous les talismans du culte romain et des autres cultes, sont mis à titre d'hommages aux pieds du dieu asiatique. Toutes les religions du monde, hellénisme, judaïsme, samaritanisme, christianisme, viendront bon gré mal gré se fondre dans cette religion d'Élagabal, le dieu soleil, représenté par son prêtre, Élagabal, le dieu César. Il a emprunté aux Juifs la circoncision et l'abstinence de la chair de porc; il a emprunté aux Galls, les prêtres de

la Bonne-Déesse, leurs costumes, leurs talismans, leurs danses et leurs convulsions fanatiques; aux rites Phéniciens il emprunte leurs fêtes de deuil et leurs hurlements funèbres. Il immole à son dieu des victimes, de jeunes, de belles, de nobles victimes, les plus beaux enfants des plus illustres familles, qu'il choisit exprès parmi ceux dont les parents vivent encore, afin qu'ils laissent après eux plus de douleurs¹. La dernière mesure est atteinte; Élagabal arrive à la plus haute puissance de la tyrannie et de l'extravagance césarienne; c'est le superlatif de l'empereur romain.

Mais maintenant (car du moins, dans ce troisième siècle de Rome, le contraste ne manque pas toujours), voici qu'à la même heure, dans la même cité, dans le même palais, la sœur de Sohémis, toute opposée à sa sœur, élève un fils tout opposé à Élagabal². Mammée et Alexandre Sévère représentent le génie du bien, comme Sohémis et Élagabal représentent le génie du mal. Mammée peut être ambitieuse comme sa sœur, mais elle est noblement ambitieuse. Elle a ambitionné même la vérité; elle a voulu connaître le christianisme; elle a appelé Origène auprès

¹ *Cædit et humanas hostias, lectis ad hoc pueris nobilibus et decoris per omnem Italiam patrimis et matrimis, credo ut major esset utroque parent dolor.* » Tout ce que raconte Lampride d'Élagabal est incroyable. Je crois cependant tout parfaitement vrai; ce n'est que Commode poussé un peu plus loin, de même que Commode était Néron poussé un peu plus loin. La puissance démoniaque qui gouvernait le monde païen rendait ainsi son dernier soupir.

² N.... Genesis Bassianus (?), fils de Genesis Marcianus et de Julia Mamaea, sœur de Sohémis, né le 1^{er} octobre 208, à Arcé, en Phénicie, dans le temple d'Alexandre le Grand, et le jour où on célébrait la mort de celui-ci, ce qui le fit appeler Alexandre; — en 221, adopté et fait César par Élagabal, — empereur le 11 mars 222, — consul en 226, 227 et 229, — tué le 19 mars 235.